

Journal de bord

SOMMAIRE

Editorial

Nouveaux départs

Le Mal de terre

Un homme à la terre...

Souquez ferme !

Paroles de passagers: Alhajie



www.bateaugeneve.ch

Paraît deux fois par an
Tirage: 4000 ex.

Association pour le Bateau Genève
Rue du Simplon 5-7
1207 Genève
T 022 786 43 45
F 022 786 43 40
www.bateaugeneve.ch
T Bateau 022 736 07 75
CCP 12-11482-9

Ont collaboré à ce numéro
Le Comité, Raffaele Cremonese, Eric Gardiol, Morgane Hirt, Alejandro Jorand, Christian Murith, Saskia Newell, Lilas Salzmann, Linda Zehetbauer

Photos
Katia Tajés Rodriguez
Stéphanie Jorand

Mise en page
Solidaridad Graphisme

Impression
Ediprim, Bienne
Imprimé avec des encres non minérales

LA VIE DU BATEAU

Nouveaux départs

L'équipe du Bateau

Quels est le dénominateur commun entre un élevage de poussin à Bamako, un café en Algérie, un taxi et un élevage de chèvres en Guinée Conakri, une entreprise de nettoyage en Guinée, un projet d'irrigation en Colombie, une pépinière au Sénégal, un atelier de joaillerie en Gambie et quelques soudeurs, serveurs, graphistes en Suisse?

Vous avez deviné, c'est le Bateau Genève bien-sûr, mais c'est vous aussi qui avez soutenu nos actions. Et si on vous parle souvent de la situation tragique des personnes que l'on rencontre à bord, il ne faut pas oublier pour autant tous ceux qui s'en sont sortis et qui ont été un temps des passagers du Bateau. Nous-mêmes, préoccupés par les difficultés des passagers à bord, oublions souvent de nous rappeler ceux qui ont pris un nouveau départ suite à une escale sur notre petite île dans la ville. Ces succès c'est avant tout à eux-mêmes qu'ils les doivent, mais le Bateau y a toujours contribué un petit peu ou beaucoup.

Pour certains l'escale est courte. Il y a quelques semaines, par exemple, un homme s'est présenté à l'accueil en demandant de l'aide. Il était fragilisé et semblait très déstabilisé par sa situation. Il a accepté d'abord de participer à un groupe de parole, histoire de se sentir mieux. Nous l'avons ensuite aidé à constituer son dossier de recherche d'emploi, puis à publier son profil en ligne. Deux semaines après, il avait retrouvé un emploi fixe de soudeur. Pour nous qui avons l'habitude de devoir accompagner les personnes pendant des mois – voire des années – pour parvenir à ce résultat, nous l'avons vécu comme un petit miracle!

UNE ACTION QUI PORTE SES FRUITS

En général, ce n'est pas aussi facile. Les personnes peuvent être moralement beaucoup plus abimées et il faut du temps pour panser les plaies, en particulier si elles vivent à la rue, ce qui rend tout beaucoup plus difficile. Et il y a tous ceux qui n'ont pas la bonne formation, le bon statut, le bon nom de famille, le bon âge, la bonne santé, etc. Pour ceux-là nous avons développé les stages de réinsertion sur projet. Pourtant même après la fin du projet, la situation n'est pas toujours réglée et il faut parfois encore du temps avant que nos efforts et les leurs portent leurs fruits.

Mais, dans beaucoup de cas, les fruits finissent par tomber et il y en a de toutes les espèces! Parmi les personnes qui ont obtenu un travail localement, il y a ceux à qui il manquait un certificat de travail, une formation, qui avaient besoin d'apprendre à gérer leur



consommation d'alcool ou encore d'abandonner la méthadone, de se faire refaire les dents, de soigner une maladie. Parfois il fallait juste qu'ils puissent reprendre confiance en leurs capacités propres, comme F. qui travaillait maintenant dans un restaurant des Eaux-Vives.

Pour les autres, ceux qui sont d'ailleurs et qui n'ont pas d'avenir en Suisse, ce qu'ils gagnent en quelques mois de stage leur permet de construire un projet dans un autre pays où il ont plus de droits et souvent de la famille. C'est ainsi que le Bateau peut se revendiquer une part de la paternité d'une entreprise de nettoyage en Guinée qui occupe aujourd'hui une dizaine d'employés et même un élevage de poussins au Mali. Certaines personnes portent parfois des projets communautaires, comme cette femme qui va pouvoir financer l'irrigation de tout un village en Colombie.

REPRENDRE GOÛT À LA VIE

Il y a parmi eux beaucoup de personnes qui travaillaient légalement en Europe et qui ont tout perdu à cause de la crise de 2008-2009. C'est le cas notamment de M., né en 1957, qui a travaillé 12 ans en Espagne. Quand il est arrivé au Bateau, il était déjà épuisé de chercher partout un emploi et faisait bien plus que son âge. Au cours de son stage au Bateau, on l'a vu rajou-

nir, reprendre goût à la vie et redevenir actif. Il a quitté Genève à la fin 2013 et il nous a donné des nouvelles au cours de l'hiver 2014-2015. Avec les 5'200.- francs qu'il a gagnés durant son stage, il a pu équiper un café en Algérie où il travaille désormais avec son fils.

Et il y a aussi ceux pour qui nous avons servi d'intermédiaires, comme c'est le cas pour I. qui avait fui le Mali à cause de la guerre civile. Il avait commencé à Genève un master en médecine communautaire et obtenu d'excellents résultats, mais n'avait pas les moyens de payer le reste de sa formation. Nous avons fait avec lui des démarches et deux fondations ont accepté de cofinancer son écolage, qu'il a terminé avec succès en 2013. Cette même année il est retourné au Mali pour exercer son métier et venir en aide aux populations civiles.

Nous pouvons donc nous réjouir de l'efficacité de nos actions réalisées avec peu de moyens, même si notre aide ne suffit pas toujours et si nous ne pouvons pas proposer des stages à tous nos passagers. Nous nous efforçons toutefois de toujours accompagner ceux qui sont prêts à s'aider eux-mêmes et c'est en général la bonne recette pour parvenir à un vrai changement. Ce sont ces bons résultats et vos soutiens qui maintiennent notre motivation à flot. Ils nous permettent de naviguer à contre-courant des idées reçues et au plus près des personnes, de leurs difficultés, de leurs compétences et de leurs aspirations. Et ça flotte! ■

LA VIE DU BATEAU

Le Mal de terre

Eric

Il y a 4 ans, j'annonçais mon départ du Bateau pour fin 2015. J'étais arrivé en août 2008 alors que le Bateau traversait une crise de financement et de gestion et, avec le reste de l'équipe et du comité, on a dû sacrément se retrouser les manches. On se disait qu'on se reposerait plus tard, quand on aurait retrouvé un rythme de croisière. Les manches sont restées au-dessus des coudes et la ceinture serrée. On s'en est rajouté du boulot, un sacré paquet! Les travaux de réfection, la Buvette du Bateau, les stages de réinsertion, les soirées de soutien, les 40 ans de l'association, la recherche de fonds, le travail de réseau et j'en passe. Après 7 ans à bord, je suis complètement lessivé. Fier, oui, mais essoré et surtout je ne sais pas comment descendre de ce foutu navire!

L'équipage est censé quitter le pont en dernier, lorsque celui-ci coule. J'aurais aimé partir en étant sûr que le

Bateau resterait bien à flot. La vérité est que je n'en sais rien. Les finances sont meilleures qu'en 2008, mais on continue à naviguer à vue; est-ce qu'on aura assez de dons? Est-ce que la recherche de fonds marchera? Est-ce que la météo sera bonne pour la Buvette? Est-ce que la fréquentation des accueils explosera? Est-ce que les subventions seront maintenues?

On n'en sait rien alors on mouline en touchant du bois. J'avoue n'avoir pas souvent dormi tranquille ces sept dernières années.

Je suis donc toujours inquiet pour le vieux «Genève» et en même temps soulagé de laisser la suite à d'autres. Je pourrai rentrer chez moi l'esprit tellement plus libre! Et malgré tout c'est un vrai crève-cœur. Il a une âme le Bateau et des filets pour vous attacher à lui. Ce n'est pas le Victoria de Magellan et pourtant il m'a fait faire le tour du

Monde. J'ai découvert des gens de tous les horizons sociaux et géographiques, j'ai colonisé des rivages inexplorés de moi-même, j'ai appris à regarder le monde sans préjugés et à comprendre ce qui ne tourne pas rond et pourquoi. Je lui dois tout ça et plus encore et je ne saurais assez remercier les passagers, l'équipe et le comité qui m'ont accompagné durant ce voyage, sans oublier tous les partenaires et les donateurs sans qui je n'aurais pas dormi du tout.

Je pars au Pérou pour réaliser un projet familial. C'est donc à mon tour de prendre le chemin de l'exil, comme bon nombre des passagers du «Genève». Et bien que je parte avec tellement plus qu'eux - car je parle la langue de mon pays d'accueil, j'ai de la famille et des amis sur place, de l'argent et un vrai statut - le départ demeure un déchirement. On ne laisse pas derrière soi les gens

qu'on aime et le pays qui nous a vu naître comme on change de travail et je mesure ce qui leur en a coûté à tous ceux qui n'ont pas eu d'autre choix. Ce sont des survivants, des victimes de naissance des inégalités d'un monde obsédé par la réussite personnelle, le pouvoir et l'argent. Il est vital de les traiter en êtres humains plutôt qu'en criminels, si on ne veut pas qu'ils le deviennent.

Je garderai toujours un œil sur le Bateau et il fera toujours un peu partie de moi. Je sais bien que je ne suis pas le seul et c'est à nous qu'il revient de s'assurer qu'il demeure un organe vivant, tolérant et solidaire d'une cité qui préfère autrement escamoter sa part de misère. Je suis heureux et fier de faire partie de la famille des amoureux du Bateau Genève et de l'humain; de ceux qui concrètement, même par petites gouttes, font la différence. C'est en me rappelant cela que je peux enfin descendre du Bateau sans quitter le navire. ■

Départs et nouveaux départs

À l'heure où tous les regards se tournent enfin vers la tragédie quotidienne des migrants cherchant refuge et espoir en Europe, mais aussi à l'heure où des membres de l'équipe du Bateau s'en vont et que de nouveaux intrépides moussaillons embarquent, le thème de ce Journal de Bord s'est imposé à nous naturellement.

«Partir c'est mourir un peu.» disait Edmond Haracourt. «C'est mourir à ce qu'on aime.» Ce n'est jamais aussi vrai que pour les migrants que nous rencontrons quotidiennement sur le pont du Bateau Genève. Et pourtant c'est bien pour ceux qu'ils aiment qu'ils sont partis. Le départ, dans leur cas, n'est pas de l'opportunisme. Ce ne sont pas des prédateurs venus chaparder nos acquis, ce ne sont pas des profiteurs. Ce sont des hommes et des femmes qui se sacrifient pour le bien de leurs proches, des héros incompris de leur cellule familiale ou communautaire. Sanctionnés ici, ils le seront aussi chez eux, s'ils osent jamais y retourner sans avoir été capables de ramener ne serait-ce qu'une infime miette de la prospérité que connaît notre société connue pour sa débauche de luxe et de loisirs coûteux. Ou ce sont des hommes, des femmes, des enfants, obligés d'abandonner leurs repères pour se jeter dans la gueule béante de l'inconnu inhospitalier pour échapper à un sort pire encore. Dans leur cas, partir est une déchirure irrémédiable, à peine teintée d'un vague espoir qui sera souvent vite déçu.

Au Bateau, toutefois, une petite partie d'entre eux trouve parfois quelques moyens et, avec un sacré dose de volonté et de désillusion, peuvent en faire quelque chose de neuf, de concret: un nouveau départ. Le parcours du migrant est en général une succession sans fin de départs douloureux où, à chaque nouvelle tentative, l'espoir s'essouffie un peu plus. Après un stage au Bateau, certains ont tout de même réussi à se fabriquer un départ heureux, porteur de nouvelles promesses et de réussites. Leurs efforts et votre soutien auront créé les conditions qui transformeraient toute leur vie future. Leur passage sur le «Genève» aura été un tournant essentiel dans leur existence.

Le Bateau est aussi un tournant fondamental pour ceux qui y ont consacré des années, comme mon collègue Raffaele et moi-même, qui le quittons aujourd'hui. Mais aussi pour Lilas, membre du comité, qui a eu le courage de venir à la rencontre des passagers à de nombreuses reprises, d'écouter leurs histoires, d'entendre leurs frustrations et leurs besoins. Elle a fait ce voyage intérieur douloureux et enrichissant de se mettre un moment dans leur peau, de ressentir leur détresse et leur courage, et d'en témoigner dans ces pages.

Chacun d'entre nous, passagers, membres de l'équipe et du comité, avons vécu à notre façon le voyage téméraire d'un navire immobile mais fourmillant et le nouveau départ vers des horizons à découvrir – professionnels, géographiques, culturels ou intimes. Nous vous en offrons des aperçus, des petits bouts d'expériences et de sentiments. C'est aussi notre manière de dire au revoir à ceux qui ont tant donné – ceux qui s'en vont et ceux qui demeurent – dont un nombre devenu incalculable de passagers. Sans oublier Anne Concerut qui était sur le pont de rejoindre le comité pour y apporter son énergie et son humanité et qui nous a été brusquement enlevée. C'est l'occasion aussi de souhaiter la bienvenue à ceux qui arrivent: Alejandro, Alban, et à tant de personnes qui montent à bord avec l'espoir écrasant d'y trouver la solution à leur détresse. Nous leur demandons pardon d'y répondre avec si peu de moyens; souvent rien de mieux qu'un peu d'attention, un café et un sourire.

Eric

Un homme à la terre...

Raffaële

Il m'aura fallu participer à 16 éditions du Journal de Bord pour découvrir finalement le syndrome de «la page blanche», la vraie, celle qui te coince et qui te hante tout doucement. Pourtant, quand mes collègues ont suggéré à Eric et à moi d'écrire une dernière fois dans le journal, j'ai trouvé ça juste, normal, logique... mais à aucun moment je n'ai pensé que ça serait si dur pour moi.

Il y a quelques années, sur ces mêmes pages, Jean-Pierre m'avait déjà prévenu de la difficulté de cet exercice avec son «comment prendre congé?». Et voilà que cette fois-ci, c'est moi qui tire rageusement sur ma pipe (électronique celle-là) en me demandant tout simplement comment dire au revoir?

Chaque fois que cette question revient dans ma tête, elle entraîne toute une ribambelle de petites copines qui viennent faire la fête au fond de mon cerveau en se lançant mutuellement des «à qui?», «à quoi?», «comment?», «pourquoi?». Et voilà que cette après-midi, pour faire taire cette ritournelle, mon cerveau dégage sa fameuse calculatrice émotionnelle...

8 ANNÉES ET QUELQUES CHIFFRES...

Alors, on a dit presque 8 ans à bord, c'est ça?... Dis donc, ça doit bien faire autour des 1'300 jours passés à naviguer à vue et à quai. Du coup, 1'300 jours de flottaison, ça me donne un bon 100'000 poignées de mains avec probablement autant de sourires en prime. Des sourires bien-sûr avec leurs visages aux 1000 facettes. Sans oublier tous ces rires qui réchauffent les cœurs et les corps, probablement mieux que ces 500 litres de café fade que j'ai dû apprendre à déguster! Et quelques larmes aussi, de celles qu'on préfère ne plus trop compter, mais qui restent pourtant bien gravées dans ma mémoire... Tout comme ces moments de tensions et de violences, où d'un seul coup les bols de corn-flakes se mettent à voler dans le salon pour une simple brouille, ou peut-être tout simplement parce que – malgré les lois physiques – les étincelles naissent souvent dans le froid et l'humidité. Mais au Bateau «Genève», peut-on vraiment se fier tout le temps à la physique? Est-ce



qu'à bord la véritable chaleur ne prend-elle pas tout son essor comme une sorte de réponse pragmatique au froid, que ce soit celui bien réel que l'on sent piquer aux lieux de l'aube ou celui plus pernicieux qui nous pénètre lorsque l'on croise les regards éteints des passants frôlant les vitrines glaciales de nos rues commerciales?

1300 jours on disait?...mais alors avec presque un millier de jours dévolus à ce cher rafiot! Et voilà que ma calculatrice s'emballait à nouveau: 2212 000 francs dépensés en 5 ans de travaux + une 60aine de passagers en stage sur les chantiers + 12 meuleuses brûlées vives + 4 km et quelques de joints lissés sur les ponts + mes 5 bleus de travail élimés et rapiécés + 1 voie d'eau + plusieurs 100aines de points de soudure + 6 points de suture... et quel est l'âge du capitaine au fait?

Aucune idée, mais il fallait au moins ça et plus encore pour s'occuper du vieux «Genève», de ses cabines, de ses ponts, de sa coque, mais surtout de ses passagers. Et malgré les soins prodigués et l'amour donné, les chantiers à bord ne seront jamais finis, parce qu'il en a des faiblesses notre vieux vaporeur. Et tant mieux! Parce qu'il y en a des passagers qui sont prêts à le restaurer tendrement, juste pour oublier le temps d'un

chantier qu'à travers ce bateau c'est probablement un bout d'eux-mêmes qu'ils restaurent patiemment.

UN VOYAGE MARQUANT

Alors que les chiffres continuent de s'emballer dans ma tête, mêlés à tous ces souvenirs non quantifiables, je réalise doucement à quel point cette odyssée, cette croisière immobile, ce voyage sédentaire m'aura profondément marqué et changé. Nicolas Bouvier disait: «On croit qu'on va faire un voyage mais bientôt c'est le voyage qui vous fait ou vous défait»¹. Maintenant que je quitte le navire pour remettre pied à terre, je comprends finalement cet auteur qui m'a accompagné à chaque départ. Et j'espère désormais savoir faire le bon usage de ce «petit» monde-là. Alors un grand merci à tous ceux qui ont permis et qui permettent encore et toujours à chaque passager du Genève de voyager encore un peu plus loin. Merci à tous ceux que j'ai croisés tout au long de mon passage à bord et qui ont su m'accompagner, à leur manière, vers d'autres rivages. Je pense à vous, je vous embrasse et... bon vent! ■

¹ Bouvier, N. (1963). L'usage du Monde. Paris: Payot

LA VIE DU BATEAU

Souquez ferme !

Alejandro

Je m'appelle Alejandro Jorand et je suis arrivé en Suisse à l'âge de sept ans. Nigéria, Inde, Irlande et Pays basque, voilà les pays d'origine de mes grands-parents qui ont fait escale en Colombie assez de temps pour que mes parents biologiques puissent se rencontrer. Mes grands-parents m'ont fait prendre conscience que cette planète est petite, mais que nous vivons dans un monde aux horizons très vastes. Aujourd'hui c'est moi qui jette l'ancre à Genève et je suis fier de partager ces origines diverses et variées avec ma femme et nos trois enfants.

J'ai travaillé pendant plus de dix ans comme consultant pour l'industrie tout en ayant des activités de façon ponctuelle dans plusieurs associations. Actuellement j'ai décidé d'inverser cette tendance, d'écouter mon cœur et de focaliser mon attention sur des messages et des actions porteurs d'espoir. Cette décision m'a mené vers le Bateau Genève avec l'envie de participer au travail de ses protagonistes qui donnent sens chaque jour aux mots accueil et respect. Je monte à bord en connaissance de cause et conscient de la part qui reste



à accomplir pour faire entendre et comprendre les valeurs humaines présentes sur le Bateau Genève. Je terminerai par un dicton de vieux loup de mer qui résonne dans ma tête de marin d'eau douce avec ardeur: «Le pessimiste se plaint du vent, l'optimiste espère qu'il va changer et le réaliste ajuste les voiles.» ■

Réflexions autour de la migration

C'est la rentrée! Certains d'entre nous ont eu la chance de partir en vacances. La plupart ont choisi une destination au Sud, pour être sûrs d'y trouver le soleil et la chaleur. Paradoxalement, depuis trop longtemps déjà, on assiste à un mouvement contraire qui voit des milliers de personnes fuir ce même Sud pour ne plus vivre dans la peur ou tout simplement pour retrouver un peu de dignité. Malheureusement, des murs s'érigent et des barrières se dressent aux frontières et dans les cœurs. Pour ces réfugiés qui ont tout laissé derrière eux, la perspective d'une vie meilleure, reconstruite sur les vestiges de destins brisés, se heurte à la peur et au repli de l'Occident.

L'Histoire se répète inlassablement sans qu'on en retienne les leçons. A l'heure où les dirigeants discutent de quotas, des milliers de vies sont suspendues à des décisions politiques et économiques. Des milliers de vies qui ont déjà tout perdu et qui espèrent simplement rencontrer un peu d'humanité. Quitter son pays, ses amis, parfois sa famille et partir, braver le danger sans savoir où aller et même si on y arrivera... Quelle détresse pousse ces hommes et ces femmes à traverser les mers au péril de leur vie? Peut-on les regarder mourir en silence sans tenter de redonner du sens au mot espoir?

Alors que pour beaucoup, le départ est souvent synonyme de congé payé, de plage et de repos, les réfugiés, eux, partent pour rester en vie et offrir un avenir à leurs enfants. Un avenir teinté de paix et de liberté, où l'horizon est repoussé et les limites dépassées.

Parfois, je m'imagine devoir partir, sans rien d'autre en poche que mon désir de vivre. Je deviendrais alors comme tout ces gens, à la merci des puissances occidentales, contrainte à devoir vivre de la charité à défaut d'avoir le droit de travailler. Alors que j'avais un toit et un métier, me voilà désormais dépendante d'un système absurde qui n'a pas de place pour moi. Le peu qui me restait de dignité est vite ravalé à chaque contrôle d'identité. Je suis l'autre, celui qu'on ne voit pas mais que l'on montre du doigt. Je fais peur... la misère et le désespoir sont-ils contagieux? Je ferme les yeux pour me souvenir de ma terre ancestrale, des plaines arides baignées de lumière et des rires des enfants qui montent jusqu'au ciel. Mais ce n'est qu'un rêve, ou plutôt un cauchemar... Je n'ai pas eu à fuir, je suis là, chez moi, en Suisse, dans le confort feutré de ma petite vie, avec ce sentiment, écoeurant et rassurant à la fois, d'être née du bon côté. J'allume la télévision et les nouvelles me rappellent encore et toujours cette triste réalité. Et j'ai honte...

Arrêtons-nous quelques secondes pour nous mettre à la place de ces réfugiés. Pour ressentir le vide et l'angoisse du lendemain, la peur et l'impression de n'être rien. Gardons en mémoire que, dans la vie, tout peut basculer du jour au lendemain. Comment l'Europe, qui a connu deux grandes guerres, peut-elle avoir oublié ce que représente la violence et l'absurdité d'un conflit armé, la perte des repères et de tout ce qui fait de nous des êtres humains? Si une telle situation devait nous arriver, ne serions-nous pas soulagés de pouvoir être accueillis en lieu sûr, dans un endroit où nos enfants pourraient grandir en sécurité et bénéficier d'une scolarité normale et de soins médicaux adaptés? Les migrants d'aujourd'hui seront peut-être nos hôtes de demain.

Je finirai avec cette phrase, tirée de la Déclaration universelle des droits de l'homme... Bien que ratifiée par l'ensemble des pays occidentaux, il me semble que peu d'entre eux la respectent vraiment...

Article 6: «Chacun a le droit à la reconnaissance en tous lieux de sa personnalité juridique.»

Malheureusement, le chemin est encore long pour que ces déclarations de principe ne deviennent réalité!

Lilas, membre du comité

PAROLE DE PASSAGER

Alhajie*

Témoignage recueilli par Saskia Newell

Je suis né en Guinée Konakry, en 1993. Je n'avais pas de famille là-bas, à l'exception de mon petit frère et de mon oncle. Ma mère et mon père sont décédés lorsque j'étais tout petit. Je vivais seul avec mon frère, je devais m'occuper de lui. Mon oncle nous donnait un peu d'argent. Je faisais à manger, je m'occupais de tout à la maison. Nous habitons dans une maison d'une seule pièce, dans un petit village. La moitié des habitants de mon village avait un jardin pour vivre. On y plante du riz, des légumes. Certaines personnes avaient des vaches et des moutons, moi je n'avais qu'un potager. La moitié des gens là-bas n'ont même pas de terrain, ceux qui en ont un doivent aider les autres, sinon ils ne vivent pas. Les maisons sont très petites, il y a souvent sept personnes dans une seule pièce.

J'allais à l'école et je m'occupais du jardin que mon père nous avait laissé. Ensuite, j'ai dû quitter l'école parce que mon oncle n'avait plus assez d'argent. J'ai continué à travailler dans le potager pour nous permettre de vivre avec mon petit frère. Je travaillais dur mais nous n'avions pas assez à manger, je ne trouvais pas de travail supplémentaire. Je voulais quitter mon pays et aller dans n'importe quel endroit où je pourrais vivre sereinement et où j'aurais l'espoir de trouver des gens qui pourraient m'aider. Si je restais au pays, notre situation n'allait jamais pouvoir s'améliorer.

Dans mon village, j'ai rencontré un homme qui était en mission humanitaire et voulait m'aider, car il a vu que ma situation était très

difficile avec mon petit frère. Il trouvait que ce n'était pas normal que nous vivions les deux, sans nos parents. J'avais environ 14 ans. Il m'a conseillé d'aller en Suisse demander l'asile. Il s'est occupé de mon voyage, m'a acheté un billet d'avion pour le Portugal. Je suis parti avec lui au Portugal, mon frère est resté au pays avec mon oncle. Cet homme m'a donné un billet de train pour la Suisse. Nous nous sommes séparés et nous n'avons plus eu de contact.

Je suis arrivé en Suisse il y a sept ou huit ans et j'ai demandé l'asile à Vallorbe, où je suis resté environ trois mois. Ma demande a ensuite été refusée, et j'ai été envoyé à Lucerne

Maintenant je dors dehors, c'est comme ça

pour deux mois, après quoi je n'ai plus reçu d'aide pour le logement. Je suis venu à Genève. Je voulais trouver un travail, mais il est impossible d'en trouver sans avoir de papiers. Malgré mes recherches, je n'ai jamais trouvé de travail en Suisse.

Ici je me sens seul, j'aimerais communiquer avec mon petit frère, mais je n'ai pas son numéro de téléphone et il n'y a pas internet dans mon village. Je n'ai pas eu de contact avec lui depuis que je suis parti. J'ai plusieurs fois demandé des informations à des personnes qui venaient de villages proches du mien, mais aucun ne connaissait ma famille. Peut-être qu'un jour quelqu'un pourra me donner des nouvelles, je continue à chercher. Je pense toujours à mon

petit frère, j'étais triste de le laisser mais je n'avais pas le choix, je ne pouvais rien faire dans mon pays.

Un jour, j'ai rencontré un homme dans un café à Genève. Il m'a demandé si j'avais du travail, je lui ai parlé de ma situation. Il m'a emmené chez lui. Il a ensuite dû déménager et n'a plus été en mesure de me loger parce qu'il n'avait plus assez de place. Maintenant je dors dehors, c'est comme ça. C'est difficile, le froid arrive, mes bras s'engourdissent la nuit. Je n'ai nulle part où aller. Certaines personnes me regardent et se sentent mal quand je dors dehors. L'année passée, quand il faisait très froid, une dame est venue vers moi. Elle m'a parlé gentiment, mais elle ne pouvait pas m'aider. D'autres personnes ne font pas attention.

Si je retournais en Guinée, la souffrance continuerait car personne ne peut m'aider. Je n'aurais même pas suffisamment à manger. Je préfère rester ici car au moins je peux survivre, il y a des endroits où je peux manger. Si les lieux comme le Bateau n'existaient pas, on souffrirait: si on ne fait rien, tu dors dans la rue, tu te réveilles le matin et tu n'as rien. Je traîne dans la rue, mais je n'aime pas ça. Des fois je m'énervais jusqu'à pleurer, parce que ma situation me casse la tête. J'attends le jour où elle va se débloquer. Chacun sa chance. ■

* Pseudonyme